DISSERTATION N.° 19.

Sur la Dysenterie observée dans les pays chauds;

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 28 janvier 1807,

PAR HUBERT-JULES TAILLEFER,

Officier de Santé entretenu de première classe dans la marine, attaché au Corps des marins de la Garde impériale en qualité de Chirurgien-Major, Membre de la Légion d'Honneur.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, N.° 13.
1807.

PRÉSIDENT,

M. RICHARD.

EXAMINATEURS,

MM. SUE.

PETIT-RADEL.

DES GENETTES.

DUMÉRIL.

DE JUSSIEU.

A

Monsieur DAUGIER,

Commandant du Corps des Marins de la Garde impériale.

Comme un témoignage de ma reconnaissance et de mon vif attachement.

H. J. TAILLEFER.

AVANT-PROPOS.

De tous les arts dont l'invention atteste le plus et la puissance et le génie de l'homme, il en est peu qui, à raison des services qu'ils ont pu rendre à l'humanité, soient plus intéressans et plus précieux que l'art de la navigation. Mais telle est la destinée des choses attachées à l'espèce humaine, que, toujours à côté de quelques avantages naissent des inconvéniens sans nombre, et l'on dirait qu'une main ennemie de l'homme se plaît à corrompre et à flétrir les biens qu'il parvient à se procurer par son travail et par son industrie. Si, parmi les hommes, il en est qui dussent être exempts de cette loi générale, après les sages qui consacrent leurs veilles à éclairer et à rendre meilleurs leurs semblables, ne seraient-ce pas ces navigateurs qui, à la fois intrépides et bienfaisans, affrontent les mers, soit pour aller chercher dans des contrées éloignées des productions que la nature a refusées à leur pays, soit pour étendre le cercle des connaissances humaines, enrichir les sciences par de nouvelles découvertes, et porter à des peuples barbares tous les biens et tous les fruits de la civilisation? Mais non, ce n'est qu'à travers mille dangers, et par une foule de maux cruels, qu'ils peuvent acheter et les avantages que procurent ces nobles entreprises, et la gloire qui toujours y est attachée. Qu'on se rappelle, en effet, tout

ce qu'ont eu à souffrir les navigateurs célèbres qui les premiers ont ouvert toutes les routes de l'univers : un *Colomb*, en Espagne ; un *Magellan*, en Portugal ; un *Drack*, en Angleterre ; un *Bougainville*, en France ; enfin les *Anson*, les *Cook*, les *la Peyrouse* et les *Dentrecasteaux* ; et l'on pourra juger que ce n'est point assez des dangers sans nombre qui environnent le navigateur ; que ce n'est point assez des privations de toute espèce qui lui sont imposées, qu'il faut encore que des maladies cruelles viennent l'affliger de toutes parts, et ajoutent les douleurs physiques à tout ce qu'il doit éprouver de peines et de souffrances morales.

Si, dans quelque partie du globe qu'il se voie jeté, il y trouve toujours le germe de quelques maladies particulières, c'est surtout dans les contrées soumises à l'influence de la zône torride que se développent avec plus de force les principes morbifiques les plus dangereux et les plus funestes.

Moi-même, ayant eu l'avantage d'être attaché à la dernière expédition française de découvertes autour du monde, j'ai pu être témoin des maux qui affligent les marins dans les voyages de long cours, et j'ai été à même de faire beaucoup d'observations sur les différentes maladies qui les tourmentent, surtout dans les pays équinoxiaux.

Entre autres affections auxquelles est sujette cette classe d'hommes si utile à l'état, il en est deux surtout qui, par leur fréquence et les ravages qu'elles exercent, doivent attirer particulièrement l'attention des médecins de la marine : le *scorbut* et la *dysenterie*. Des hommes habiles nous ont donné

l'histoire de cette première maladie. M. *Kéraudrin*, médecin en chef consultant près son Excellence le Ministre de la Marine et des Colonies, dans les réflexions qu'il a publiées sur le scorbut, où le savoir est soutenu par cet esprit philosophique qui, sur toutes les questions, porte la lumière la plus vive, n'a laissé rien à désirer sur cet objet.

Parmi cette foule innombrable d'observations précieuses sur toute espèce de maladies, fournies constamment par le célèbre professeur M. *Corvisart*, qui a répandu un si grand jour sur toutes les affections dont peuvent être atteints les viscères; parmi celles aussi que présentent journellement les travaux de son digne successeur M. *Leroux*, j'ai été à même de puiser de grandes lumières sur la dysenterie, qui, ainsi que toutes les autres maladies, a attiré leur attention.

Guidé par les préceptes que j'ai reçus de ces grands maîtres, j'ai recueilli des observations sur cette maladie considérée dans les pays chauds. Je viens aujourd'hui en soumettre une partie à l'examen des Professeurs distingués qui président à cette Ecole, où j'ai eu le bonheur de puiser les premières leçons de l'art de guérir. Puissent-ils en retrouver quelques traces dans ce léger essai, et ne pas me juger indigne de leurs suffrages!

J'ai pour but de faire connaître les *principales causes* de la dysenterie dans les pays chauds; de bien établir les *symptômes* qui caractérisent cette maladie, et ceux qui indiquent ses complications; de relater *les changemens* qu'elle éprouve, quand les malades sont transportés dans des climats diffé-

rens ; de donner une idée générale *du traitement ;* de faire part des observations que m'ont fournies *les ouvertures* des personnes mortes à la suite de la dysenterie ; et enfin, de présenter quelques idées sur les moyens de se soustraire aux maladies qui attaquent les Européens dans les pays chauds, et principalement à la dysenterie.

Tel est l'ordre que je vais suivre ; mais avant tout, je dois commencer par bien établir ce qu'il faut entendre par la *dysenterie* proprement dite.

DISSERTATION

Sur la Dysenterie observée dans les pays chauds.

DÉFINITION.

Le mot *dysenterie* a été employé par *Hippocrate* pour désigner plusieurs affections des intestins. *Arétée*, *Paul d'Egine*, *Alexandre de Tralles*, *Aetius*, attachent à ce mot l'idée d'ulcération de ces organes. *Cornelius Celsus*, en changeant le mot grec en celui de *tormina*, décrit cette maladie dans le sens des auteurs grecs dont je viens de parler. Les médecins qui viennent après lui, dans quelque pays qu'ils aient observé la dysenterie, la regardent toujours comme une ulcération des intestins. *Lomnius*, médecin de Bruxelles en 1559; *Prosper Alpin*, professeur de botanique à Padoue, en 1563, qui a observé la dysenterie en Egypte; *Bontius*, professeur de médecine en l'école de Leyde, sur la fin du seizième siècle, et qui a décrit la dysenterie de l'Inde; *Fabrice de Hilden*, qui vivait au commencement du dix-septième siècle, et les auteurs qui ont écrit jusqu'au temps où florissaient *Sydenham* et *Willis*, adoptèrent tous cette idée. Mais ces deux savans praticiens considérèrent cette maladie comme pouvant exister sans que les intestins fussent ulcérés. *Pringle* croit à la possibilité de l'ulcération, mais seulement lorsque la maladie est avancée. *Morgagni* dit : *Sæpè quidem exulcerantur intestina, non tamen semper.* Il appuie cette

sentence de l'observation faite sur un prêtre qui, étant mort de la dysenterie, n'offrit aucune espèce d'érosion dans les intestins; ceux-ci même étaient enduits du mucus qui les revêt ordinairement. Mais il cite des observations de *Fantonus*, de *Brumerus*, de *Valsalva*, de *Platerus*, de *Bassius*, dans lesquelles ils trouvèrent les intestins ulcérés.

Une foule de faits prouvent donc que l'ulcération des intestins peut avoir lieu dans la dysenterie. Mais puisqu'on observe journellement que cette maladie existe sans elle, ne doit-on pas conclure que les anciens ne l'ont décrite que lorsqu'elle était arrivée à son plus haut période, et lorsque l'inflammation, portée à l'excès, avait frappé de mort quelques parties de la membrane interne des intestins; et, par conséquent, qu'ils prenaient pour la maladie même ce qui n'en était qu'un des effets ultérieurs.

Mais quel jour le savant professeur *Pinel* n'a-t-il pas jeté sur cette maladie, en la classant parmi les inflammations des membranes muqueuses! Pour prouver la justesse de cette classification, que l'on fasse abstraction des différentes modifications qu'éprouvent les symptômes de cette maladie par rapport au lieu qu'elle occupe, et les substances avec lesquelles la membrane muqueuse qui le revêt est en contact, et l'on trouvera qu'en effet il y a beaucoup d'analogie de cette maladie avec l'inflammation de la membrane qui tapisse les fosses nasales et les bronches. Les mêmes causes peuvent produire la dysenterie, le coriza, un catarrhe pulmonaire. A l'invasion de ces maladies, il y a une espèce de sécheresse et d'aridité des parties malades, caractérisées très-souvent, dans la dysenterie, par une constipation opiniâtre; dans le catarrhe, par une toux sèche sans expectoration. Mais bientôt cette espèce d'aridité est suivie d'une sécrétion abondante de mucus, dont la présence irrite les parties qu'il recouvre, et détermine le besoin fréquent de l'excréter. Il forme les crachats dans le catarrhe, et compose, en grande partie, les selles dans la dysenterie.

Le passage suivant de *Stoll* prouve qu'il avait aussi remarqué

cette analogie : « J'ai reconnu, dit-il, chez tous les dysentériques « que j'ai traités ce catarrhe intestinal, que j'appelle *dysenterie sim-« ple,* quelque compliqué et déguisé qu'il fût, et quoiqu'il exigeât un « traitement différent ».

D'après ce que je viens d'exposer, et d'après les observations que je développerai dans ce qui va suivre, je ne crois pas que l'on puisse mieux définir la dysenterie que suivant les idées du savant professeur *Pinel*. Je dis donc que la dysenterie :

Est une véritable inflammation des membranes muqueuses, qui a particulièrement son siége dans les gros intestins.

Après avoir déterminé ce qu'on doit entendre par le mot *dysenterie*, passons à l'examen des causes principales de cette maladie dans les pays chauds.

Causes.

L'expédition à laquelle j'étais attaché se trouvait à Timor, lorsque la dysenterie se fit ressentir, pour la première fois, à la plupart des personnes qui la composaient; de sorte qu'il m'a été facile d'en observer les causes et d'en suivre les progrès. Mais, avant de procéder à leur examen, il me paraît essentiel de faire connaître le lieu où elle s'établit parmi nous; car, il est bon de ne pas oublier jusqu'à quel point peut agir sur le corps humain l'influence du climat, de la température et de la localité. Ainsi a dit HIPPOCRATE : *Si quis ad urbem sibi incognitam perveniat, circumspicere oportet ejus situm, quomodò scilicet ad ventos et solis exortus jaceat. Non enim idem potest, si ad Boream jaceat, et si ad Austrum; neque si ad solis exortum, neque si ad occasum. Et hæc quidem diligenter oportet perscrutari; tùm quomodò in aquis se habeat : utrùm palustribus utatur et mollibus, an duris : sive ex sublimi, sive ex saxoso loco scaturientibus : salsis item crudisve, terra etiam consideranda, nudane sit et aquis carens, an densa et aquosa : item an concava et æstuosa, an alta et frigida. Hominum insuper victûs ratio perquirenda, an bibaces sint, an lurcones et otio*

dediti, an verò exercitiis corporis et laboribus aliis studeant, et edaces, et vini temperantes. Et ab his quidem singula conjectare oportet; nam qui hæc omnia probè cognoverit, aut certè horum plurima, in quamcunque urbem, licet ignotam, ingressus fuerit, neque morbos ei regioni peculiares et proprios; neque communium naturam, quæcunque tandem ea fuerit, ignorabit : et propterea neque in eorumdem curatione vel dubitabit, vel errabit.

La ville de Kupang, établissement des Hollandais dans l'île de Timor, située par les 10° 9′ 55″ de latitude australe, et 120° 30′ de longitude à l'orient de Paris, est la première relâche où la dysenterie sévit contre nous. On trouve cette ville à la partie sud-ouest de l'île, dans une baie à laquelle elle a donné son nom, et qui renferme un grand nombre de marais, ainsi qu'on le remarque dans la plupart des îles du Grand-Archipel d'Asie. Le lieu où elle est bâtie est un petit vallon qui s'étend entre deux collines fesant suite à cette chaîne de montagnes qui, très-élevées vers le centre de l'île, vont toujours en diminuant jusqu'au bord de la mer. Une rivière étroite, peu profonde, traverse la ville dans toute sa longueur, prend son cours vers le sud-ouest, et va se perdre dans la mer, qui, lorsqu'elle est haute, confond ses eaux avec celles de la rivière; et celles-ci, devenues saumâtres, se répandent au-delà du lit étroit qui les resserrait. Mais bientôt, à mer basse, elles laissent à découvert le terrain qu'elles avaient envahi.

Les habitans de Timor jouissent d'un été continuel, et la terre de cette île est, pendant une grande partie de l'année, desséchée par un soleil brûlant dont les rayons sont rarement interceptés par des nuages. Ces nuits sont cependant fraîches comme dans tous les pays chauds voisins de la mer, et la différence de température de midi à minuit est considérable, surtout si on l'estime plutôt par l'effet qu'elle produit sur les corps animés, que par les instrumens météorologiques.

Les vents, depuis la fin d'avril jusque vers le mois d'octobre, soufflent de la partie du sud-est, après avoir varié dans le cours

du mois. Vers sa fin, ils commencent à souffler de la partie ouest-nord-ouest jusqu'au mois de mars, pendant lequel ils sont encore très-variables. Aux reversemens des moussons, qui ont lieu aux époques où les vents sont variables, c'est-à-dire, en octobre et en mars, le ciel, calme et pur jusqu'alors, se couvre de nuages épais qui portent la foudre dans leurs flancs, et versent des torrens de pluie. Les orages, devenus très-fréquens, ne sont interrompus que par des calmes de courte durée ou des brises légères. La terre, desséchée pendant plusieurs mois, et humectée ensuite par ces orages, exhale des vapeurs qui font une impression désagréable à l'odorat. Il paraît qu'elles influent beaucoup sur la santé des Européens, et même sur celle des naturels du pays; car c'est à cette époque que les fièvres de mauvais caractère se manifestent, et ce fut alors que notre dysenterie se compliqua avec la fièvre adynamique.

Lind, dans son ouvrage sur les maladies des Européens dans les pays chauds, rapporte aussi qu'en Guinée la plupart des principaux nègres, et surtout les Portugais mulâtres, aux approches de la saison pluvieuse, s'enferment ordinairement dans des hutes couvertes en chaume, où ils ont toujours du feu, fument du tabac, et boivent de l'eau-de-vie, pour se soustraire aux qualités nuisibles de l'air; parce que c'est au moment des pluies que la dysenterie et les fièvres se déclarent. Au Bengal, la dysenterie compliquée se manifeste aussi pendant la saison pluvieuse, qui commence en juin et dure jusqu'en octobre. C'est ce que j'ai reconnu moi-même à Timor, au reversement de la mousson du sud-est, qui, ainsi que je l'ai fait remarquer, est l'époque des pluies.

Mais, comme la dysenterie avait déjà attaqué diverses personnes de l'expédition avant cette époque, je dois exposer les causes qui m'ont paru donner lieu à cette maladie.

J'en ai distingué deux principales : l'une propre à tous les pays, l'application du froid, et surtout du froid humide des nuits après les grandes chaleurs du jour; et l'autre, qui tient aux pertes ex-

cessives que les Européens font par l'organe de la peau, et qui appartient presque exclusivement aux pays chauds.

La première de ces causes est reconnue par la plupart des médecins qui ont parlé de la dysenterie. *Arétée*, en fesant l'exposition de tout ce qui peut produire cette maladie, dit : *Dysenteriæ causæ plurimæ sunt. Principes autem, cruditates, refrigerationes assiduæ.* Pison (*de naturâ et curâ morborum in Indiâ occidentali, imprimìs verò in Brasiliâ familiarium*) : *affectus dysentericus nimiùm his terris est familiaris. Oritur potissimùm ex sudoribus, vi frigoris nocturni ac venti mediterranei subitò admissi retroactis...* « Je n'ai jamais vu, dit *Stoll*, cette maladie avoir lieu, que les ma« lades n'aient eu à se reprocher de s'être exposés au froid étant échauffés ». Les troupes anglaises, en 1743, contractèrent la dysenterie pour avoir couché plusieurs nuits, après la bataille de Dettingen, sur un terrain humecté par la pluie. On était alors vers la fin de juin. *Rouppe*, dans son ouvrage sur les maladies des Navigateurs, s'exprime ainsi : *Observatur adhuc quòd classiarii autumnali tempore, vel cùm ex calido in frigidum tendunt locum, diarrhœa, quæ sæpiùs in dysenteriam mutatur, afficiantur, et quidem eò plus, quò citiùs talem subeunt aeris mutationem.* Zimmermann indique aussi l'*alternative* du *chaud* et du *froid* comme propre à produire la dysenterie. C'est ce qui est confirmé par la plupart des observations recueillies à la Charité, sous les yeux de MM. *Corvisart* et *Leroux*. Dans l'arrière-saison de 1793, ce fléau se fit ressentir à l'armée française pendant son séjour en Champagne. Le soldat, fatigué par des marches forcées, était souvent obligé de bivouaquer sur un terrain mouillé par les pluies fréquentes. M. le professeur *Des Genettes* attribue la dysenterie qui régna, en fructidor an 6, dans la plupart des corps d'armée, à la chaleur et á l'humidité. C'est aussi le sentiment de M. *Larrey*.

Les premiers que cette maladie atteignit dans notre expédition, furent les marins chargés de faire l'eau du bâtiment. Obligés de travailler pendant la plus forte chaleur du jour, ils ne se couvraient

que de vêtemens très-légers, qui, à cause du genre d'exercice auquel ils se livraient, étaient perpétuellement mouillés. La nuit les surprenait dans cet état; et souvent, sans changer de vêtemens, ils se laissaient aller au sommeil. Ces hommes qui, pendant le jour, avaient été couverts de sueur, et dont l'eau avait trempé les habits, se réveillaient engourdis par le froid.

M. *Péron*, ce naturaliste de notre expédition, si recommandable par ses travaux, a indiqué la seconde cause de cette maladie dans ses observations sur la dysenterie des pays chauds, et sur l'usage du bétel. C'est la grande exhalation qui a lieu par le système cutané qui fait que presque toutes les autres secrétions sont en partie annullées. En effet, on n'urine plus, on ne mouche plus; l'expectoration est nulle, le canal intestinal est desséché, la secrétion des cryptes muqueux est très-diminuée; les seuls vaisseaux absorbans paraissent avoir conservé leur action; les excrémens, durcis et retenus dans les cellulosités des gros intestins, sont difficilement déplacés par le mouvement péristaltique : d'où résulte une constipation opiniâtre; ou, si quelque portion d'excrément se déplace, elle devient un irritant mécanique sur cette surface dénuée de liqueur lubréfiante, et détermine bientôt la phlogose de la membrane interne des gros intestins, et, par suite, la constriction spasmodique de ces organes, que *Cullen* regarde comme la cause prochaine de la dysenterie.

On conçoit que ces deux causes peuvent produire séparément la maladie dont je traite. Le plus ordinairement cependant, elles agissent de concert dans les pays chauds. En effet, le canal intestinal étant privé en grande partie de sa liqueur lubréfiante, et desséché, pour ainsi dire, par la transpiration forcée que détermine la grande chaleur du jour, ainsi qu'irrité par la présence des excrémens durcis, il deviendra facilement le siége d'une inflammation, si le froid de la nuit arrête la transpiration cutanée; car les humeurs qui doivent être excrétées par la peau se reporteront vers les membranes muqueuses, comme le prouvent l'expérience et l'analogie de fonctions

de ces membranes avec la peau ; et elles seront déterminées de préférence vers les points d'irritation qui existent dans les gros intestins; points d'irritation qui font sur les intestins l'effet qu'explique si bien l'*aiguillon* de *Van-Helmont* (*spina Helmontii*).

Ces deux causes produisirent incontestablement la dysenterie parmi nous. Mais je dois faire remarquer ici que, dès l'origine de cette maladie, celle dont je remarquai principalement l'influence, ce fut l'application du froid humide des nuits; et que la seconde n'exerça son influence, conjointement avec celle-ci, que chez les personnes qui s'étaient épuisées par de longues courses dans l'île, par des travaux fatigans, et dont la nourriture était débilitante.

Cette maladie, simple d'abord, prit un caractère grave par la réunion des deux causes énoncées plus haut. Elle devint presque inguérissable à l'époque des pluies, par sa complication avec les fièvres régnantes. Celles-ci donnèrent lieu à des symptômes effrayans qui inspiraient aux malades une vive terreur, suivie d'un profond accablement, et ôtaient au médecin l'espoir si flatteur de voir ses soins couronnés du succès.

Symptômes.

Dysenterie dans sa plus grande simplicité.

Une constipation opiniâtre, qui durait deux ou trois jours, précédait constamment la dysenterie. Rarement se manifestait-elle par une diarrhée ; et les personnes chez lesquelles elle commença de cette manière, furent celles qui, les premières, ressentirent parmi nous les atteintes de cette maladie. Elles étaient susceptibles d'une prompte guérison, si elles se soumettaient de suite à un régime doux; si elles faisaient usage de médicamens propres à combattre l'irritation des intestins; si, après l'action de ces premiers médicamens, elles en prenaient d'autres qui fussent légèrement toniques; et enfin, si elles s'astreignaient à garder un repos absolu. Leurs selles, d'abord excrémenteuses, étaient suivies de déjections muqueuses assez abondantes, dont l'émission se fesait sans une grande

difficulté. Cette maladie, après avoir parcouru les divers périodes de la dysenterie de Java, observée et décrite depuis 1742 jusqu'en 1748, par M. *Laurick*, médecin allemand, se terminait ordinairement par la santé.

Il n'en était pas de même lorsque la constipation précédait : des symptômes alarmans paraissaient tout à-coup ; à peine y avait-il un passage perceptible entre la santé, la prédisposition et la maladie; et c'était ordinairement la manière dont elle se manifestait chez les personnes qui s'étaient exposées à l'action réunie des deux causes dont nous avons fait mention. Les malades, débilités par la grande transpiration qu'ils avaient éprouvée pendant les exercices auxquels ils s'étaient imprudemment livrés dans le courant du jour, lorsqu'ils s'étaient exposés à l'influence du froid humide des nuits, ressentaient bientôt une espèce de commotion dans les intestins *colon* et *rectum*. Ces intestins, contractés et resserrés sur eux-mêmes, ne laissaient plus de communication libre entre la partie supérieure du canal intestinal et l'anus. Le colon, palpé à travers les parois de l'abdomen, paraissait sous la forme d'un corps rond et dur. Son calibre était bien inférieur à celui qui lui est naturel. Les gaz seuls passaient avec peine dans ce tube ainsi diminué. Les malades éprouvaient alors des tranchées qui les déterminaient à se présenter à la garde-robe, dans l'espérance de rendre quelque matière et de diminuer l'empâtement gênant qu'ils ressentaient dans l'abdomen. Mais les efforts qu'ils faisaient ne tendaient qu'à augmenter l'irritation du rectum, et n'étaient suivis que de l'émission de quelques vents, et d'une petite quantité de mucus et de sang. L'affection sympathique du canal de l'urètre empêchait la sortie des urines ; l'anxiété des malades était extrême ; ils ne connaissaient plus le repos; leur pouls était fréquent, vif, serré, tel qu'on le remarque dans les lésions des parties où le grand sympathique va se distribuer; leur langue, sèche et rouge vers ses bords, était couverte d'un enduit jaunâtre vers sa base ; la peau, ordinairement sèche, quelquefois cependant se couvrait d'une sueur visqueuse et froide.

Les malades éprouvaient une grande répugnance pour les alimens solides, et désiraient ardemment les boissons acidules, et surtout les froides. Ils avaient des nausées, et ressentaient une grande douleur vers la région frontale. En peu de temps, les symptômes d'un embarras gastrique se réunissaient à ceux de la maladie primitive. Trois indications étaient alors à remplir : diminuer l'inflammation, combattre les symptômes gastriques, et soutenir cependant les forces du malade. Des boissons adoucissantes et légèrement nourrissantes étaient administrées; on y joignait l'usage des demi-bains, des demi-lavemens émolliens et lubréfians, des fomentations émollientes sur l'abdomen; ensuite on administrait l'ipécacuanha à petite dose; et lorsqu'il avait produit son effet, on faisait prendre de légers toniques.

Dysenterie compliquée par un embarras gastrique.

On pouvait attendre un heureux résultat de ces moyens curatifs; aussi quelques malades avaient obtenu de la rémission dans les symptômes de leur maladie. Mais nous étions arrivés à l'époque du reversement de la mousson, et quelques pluies ayant commencé à humecter la terre, les fièvres se manifestèrent parmi nous, et la dysenterie se compliqua avec elles, et prit les caractères que je vais décrire.

Dysenterie compliquée avec la fièvre adynamique.

La soif que resssentaient les malades devint extrême; elle était accompagnée d'un désir ardent de l'immersion dans l'eau froide; leur langue, sèche, aride, se couvrit d'une matière couleur de suie; la région épigastrique devint douloureuse; le ventre était rénitent, balonné; un accablement général, accompagné d'une grande horreur pour la vie, s'emparait des malades; leur visage était pâle, leurs traits décomposés, leur respiration suspirieuse. L'action du système musculaire était beaucoup affaiblie; le pouls des malades était misérable; le sphyncter de la vessie ne s'opposait plus à la sortie des urines; et celui de l'anus, entièrement relâché, laissait passer une partie du rectum, lorsque les malades faisaient effort pour aller à la selle. La chûte momentanée de cet intestin laissait voir sa membrane interne, rouge, phlogosée, et, dans quelques

endroits, frappée de gangrène. Des tranchées violentes précédaient l'émission des selles. Celles-ci, d'abord petites, fréquentes, et entièrement mucoso-sanguinolentes dans le commencement de la maladie, ainsi que je l'ai dit plus haut, devenaient plus copieuses, à mesure que la dysenterie faisait des progrès, et affectaient diverses couleurs. Quelquefois vertes, comme si elles eussent été composées de végétaux visqueux hachés très-menu, elles prenaient bientôt une teinte entièrement rouge, et en peu de temps, elles n'étaient plus composées que de mucus et de sang, et ressemblaient à de la lavure de chair. Chez d'autres malades, elles étaient d'abord toutes muqueuses et sanguinolentes. Il arrivait un moment où toutes ces selles étaient chargées de gros caillots de sang. Si, à cette époque, elles changeaient de couleur et prenaient une teinte noire, la mort était certaine. Cependant, à juger de l'état extérieur des malades, on aurait pu croire que leur maladie avait perdu de son intensité : ils semblaient absorbés dans quelques idées profondes, mais qui paraissaient n'avoir rien de pénible. Je ne puis mieux donner une idée de leur état, qu'en le comparant à celui d'un homme qui, après une longue suite de travaux et de souffrances, éprouve cette douce impression que fait naître l'approche d'un sommeil réparateur dans le sein duquel il va perdre le sentiment de toutes ses peines.

La fièvre qui compliquait cette maladie était une véritable fièvre adynamique. Elle attaqua deux personnes de notre expédition, M. Sautier, second jardinier, et un novice de la corvette *le Géographe*, sans qu'ils participassent à l'épidémie dysentérique. Elle affectait le type de rémittente, était caractérisée par la lésion d'une partie des fonctions dépendantes du système musculaire, tels que les mouvemens volontaires, la respiration, la circulation, l'excrétion des urines par le relâchement des sphyncters.

Complication de la dysenterie avec une fièvre pernicieuse intermittente diaphorétique.

La fièvre pernicieuse intermittente diaphorétique peut aussi compliquer la dysenterie. M. *Vilain*, zoologiste de l'expédition, nous a fourni un exemple de cette complication, qui, à ce que je crois, n'a pas encore été observée. Cet infortuné naturaliste était dans l'âge

où l'homme jouit de toutes ses forces. Il contracta la dysenterie simple pendant notre séjour à Timor. Les symptômes de cette maladie cédèrent d'abord au traitement qui lui fut administré, et au bout de quinze jours, l'état où se trouvait M. *Vilain* fesait espérer de le voir bientôt rendu à la santé. Mais alors il fut obligé de s'embarquer. La diète sévère à laquelle il avait été soumis, jointe à l'impression qu'éprouvent tous les marins lorsqu'ils vont à la mer, et qui excite en eux le besoin de prendre des alimens, lui firent éprouver une faim que rien ne pouvait assouvir. Pressé continuellement par ce besoin impérieux, il se livra sans réserve au désir de le satisfaire, et gagna plusieurs indigestions qui le firent retomber dans sa première maladie; ce qui ne fut point arrivé, s'il eût suivi les conseils de son médecin, M. *Bellefin*, qui à toutes les connaissances de son état joint ces qualités du cœur qui lui donnent un nouveau prix. Ses selles, d'abord mucoso-sanguinolentes, ne furent bientôt plus formées que de sang. De deux jours l'un, et vers le soir, il éprouvait un frisson auquel succédait un état de chaleur, et bientôt des sueurs visqueuses et abondantes inondaient son câdre. Sa faiblesse allait croissant d'une manière effrayante. Les sueurs étaient d'autant plus copieuses, que l'état d'atonie du systême cutané augmentait. Malgré l'anéantissement total dans lequel était le malade, il conserva toujours l'entier usage de la raison jusqu'au moment où la mort, qu'il appelait et qu'il voyait s'approcher à chaque instant, vint terminer sa pénible existence.

La première maladie s'opposait à l'administration du quinquina; mais celle qui vint la compliquer menaçait de faire périr promptement le malade. On fut donc obligé de recourir à ce médicament, dont l'efficacité a déjà été tant de fois reconnue dans les fièvres pernicieuses. On le donna à fortes doses dès le troisième accès, et l'on y joignit les médicamens locaux qui pouvaient tempérer son effet. Le malade expira au cinquième accès.

Complication de la dysenterie avec le scorbut.

Après un long séjour en mer, notre dysenterie, devenue chronique, se compliqua avec le scorbut. C'est ici qu'il faudrait avoir la plume

énergique de *Lucrèce*, pour décrire l'état déplorable dans lequel se trouvaient ceux qui se virent attaqués de cette double maladie. Tout se réunissait pour les accabler, n'ayant pour nourriture qu'une viande en putréfaction, qu'un biscuit rongé par les vers et les charançons, qu'une très-petite quantité d'eau corrompue et infecte; se voyant privés des moyens curatifs les plus efficaces, resserrés dans un bâtiment étroit; jouet des vents et de la mer, et encore loin de toute relâche, leur mal chaque jour prenait un nouvel accroissement. Sur leurs corps s'élevaient, dans différens endroits, des tumeurs que recouvraient des plaques noires; leur peau, dans toute son étendue, offrait, à la naissance des poils, de petites taches rondes couleur lie de vin; leurs articulations se roidissaient; les muscles fléchisseurs semblaient se raccourcir, et tenaient demi-fléchis les membres des malades. Mais rien de plus hideux que l'aspect de leur visage : à cette teinte plombée propre aux scorbutiques se joignait la saillie des gencives hors de la bouche, qui présentaient des points frappés de mort, et d'autres ulcérés; les malades exhalaient une haleine fétide, qui, lorsqu'elle était inspirée, semblait attaquer le principe de la vie. Combien de fois, en leur portant les secours de notre art, n'ai-je pas senti toutes mes forces défaillir!

L'état d'anéantissement dans lequel étaient ces malades n'empêchait pas qu'ils n'eussent tout l'usage de leurs facultés intellectuelles; mais ce n'était que pour en sentir plus vivement les atteintes du désespoir et de ces impressions morales qui ont une si grande influence sur l'économie physique (1). Des syncopes fréquentes étaient la suite de la plus légère secousse; les déjections n'étaient que du sang qui se répandait sur leurs câdres, d'où s'exhalait l'odeur la plus

---

(1) *Perlubata animis mens in mœrore, metuque :*
Triste supercilium, furiosus vultus, et acer.

LUCRÈCE, lib. 6.

infecte. Déjà tous les moyens prophylactiques et curatifs allaient leur manquer ; les infirmiers, atteints du scorbut, ne pouvaient plus nous seconder ; et nous-mêmes, sentant nos forces épuisées, nous allions être dans la triste nécessité de laisser ces malheureux sans secours, lorsque nous arrivâmes au port Jackson, où cinq mois entiers suffirent à peine pour nous rétablir.

Les malades furent mis dans l'hôpital principal de la Colonie. M. *Tompson*, médecin de cet hôpital, dirigea tout le traitement vers le scorbut. Il fit coucher les malades dans une salle bien sèche, dont l'air était perpétuellement renouvelé et échauffé par un feu vif. Leur diète était presque toute végétale ; il leur était délivré par jour un quart de bouteille de vin de Madère. La boisson journalière était de la limonade. Avec des moyens aussi simples, presque tous les malades furent rendus à la santé.

Influence des climats sur la dysenterie.

La dysenterie que l'on contracte dans les pays chauds, qu'elle soit simple ou compliquée, éprouve des changemens favorables dans la marche de ses symptômes, lorsque les malades qui en sont atteints se trouvent promptement transportés des climats chauds dans des climats froids : ce qui vient sans doute de ce qu'ils ne sont plus soumis à l'influence des causes qui avaient produit cette maladie.

Les observations que j'ai pu faire depuis le départ de l'expédition de Timor, jusqu'à son arrivée au port Jackson, viennent à l'appui de cette assertion.

C'était, en effet, un moment où la dysenterie compliquée sévissait contre nous avec le plus de force que nous fûmes obligés d'embarquer les malades pour faire voile vers le sud. Tant que nous demeurâmes sous un soleil brûlant, elle continua à exercer les mêmes ravages ; et même plusieurs personnes qui ne l'avaient pas contractée à Timor en furent atteintes. Cependant elle se manifestait chez elles avec des symptômes moins alarmans. Cette maladie, qui était épidémique parmi nous, serait sans doute devenue contagieuse, si nous étions restés sous la zone torride ; mais des vents favorables

nous poussaient avec force vers le sud, et nous eûmes bientôt passé le tropique du capicorne. C'est alors que nous pûmes remarquer les changemens qu'une température froide peut faire sur la dysenterie que l'on contracte dans les pays chauds. Presque tous nos dysentériques éprouvèrent un mieux bien marqué. Un petit nombre fut rendu à la santé : d'autres conservèrent une diarrhée qui, à la moindre erreur de régime, reprenait tous les caractères de la première maladie. C'est pendant ces récidives que je remarquai dans les selles, des espèces de membranes qui formaient quelquefois des tubes d'un pouce et demi de long. A la première vue, on les eût prises pour des portions de la membrane interne des intestins épaissie; mais, examinées avec plus d'attention, elles ne paraissaient point composées de fibres organiques, mais elles semblaient être formées de mucus intestinal concrété.

Première terminaison de la dysenterie.

Seconde.

L'impossibilité où j'étais de faire mes observations isolément, le dégoût extrême qu'elles excitaient sur les personnes qui m'environnaient, et pour qui, trop prolongées, elles fussent devenues dangereuses, m'ont empêché de m'assurer quelle était précisément la nature de ces membranes.

Ce que rapporte *Morgagni* sur elles laisse également dans l'indécision sur leur vraie nature. Il cite ce passage de *Berengarius : Ego vidi in intestinis meis generari coria ex phlegmate;* lequel est confirmé par l'observation de *Fernel* (patholog., l. 6, c. 9). Celui-ci parle d'un corps creux et long d'un pied, que rendit un ambassadeur de Charles V, et dit qu'il le croit de la même matière que la membrane dont parle *Berengarius*. Mais des observations subséquentes, rapportées par le même *Morgagni*, viennent jeter de l'incertitude sur l'assertion de *Fernel*.

Cependant, ce qui a lieu dans le croup, ou angine trachéale des enfans, ne viendrait-il pas à l'appui des observations de *Berengarius* et de *Fernel?* et cet enduit membraneux qui revêt les bronches ne pourrait-il pas être également produit dans les intestins vers la fin de la dysenterie, lorsque l'inflammation est passée, et que l'ex-

crétion plus abondante de mucus qui existe encore ne tient plus qu'à la faiblesse de la membrane qui le secrète, et qui n'a pas encore assez de ressort pour résister à l'afflux des humeurs qui ont pris leur cours vers elles? J'observai toujours, qu'après l'émission de ces membranes, les selles étaient mêlées à beaucoup de sang.

Troisième terminaison. La dysenterie peut se terminer par une métastase de l'inflammation des membranes muqueuses des intestins sur le péritoine et la partie convexe du foie.

Je remarquai cette terminaison lorsque nous étions par le travers de la côte ouest de la terre de Diémen. Chez quelques-uns de nos dysentériques, les selles se supprimèrent tout-à-coup; mais en même temps ces malades éprouvèrent une douleur vive à l'hypocondre droit, qui s'étendait jusqu'à l'épaule du même côté: leur respiration était plaintive; leur pouls concentré, petit; leur langue saburrale; la conjonctive se colorait en jaune, et bientôt tout le corps prenait la même couleur; les urines étaient épaisses et d'un jaune foncé; le ventre de ces malades était tendu, douloureux au toucher; des sueurs abondantes et critiques mettaient fin à cette nouvelle maladie. La tension du ventre diminuait alors avec la douleur que les malades ressentaient à l'hypocondre droit; des excrémens jaunes entièrement stercoraux commençaient à couler, et les malades en peu de temps recouvraient la santé.

Quatrième terminaison. La dysenterie devint chronique chez quelques-uns de nos malheureux compagnons de voyage. Cependant tous les symptômes qui dépendent de l'irritation des intestins étaient disparus; les malades rendaient le sang tout pur et sans ténesmes; ils avaient un appétit dévorant, et malgré les soins que l'on donnait pour qu'ils ne prissent pas en trop grande quantité des alimens rebutans, les seuls qui nous restassent alors, ils les mangeaient avec la plus grande avidité, et les digéraient bien. Cependant leur faiblesse était extrême et s'accroissait tous les jours, à cause des pertes de sang qu'ils fesaient par cette espèce d'hémorrhagie passive des intestins.

L'émaciation du corps était grande ; le visage pâle, la peau sèche et comme terreuse. Quelques-uns de ces malades eurent une hydropisie générale qui fut suivie de la mort. Les autres, ainsi que je l'ai dit, contractèrent le scorbut, maladie qui n'épargna aucun de nous, et qui était une suite naturelle d'un séjour continuel de près de neuf mois à la mer.

Traitement.

D'après les observations que j'ai faites sur l'effet produit par les différens traitemens que nous avons appliqués aux malades, voici la marche à suivre dans les pays chauds pour les maladies de ce genre.

Dans la dysenterie simple, mettre les malades dans un lieu sec et ayant une température douce et égale ; combattre l'irritation des intestins avec des boissons adoucissantes, telles que l'eau de riz, la décoction de graine de lin nitrée, l'eau d'orge gommée ; employer des fomentations émollientes sur l'abdomen, les demi-bains tièdes, les lavemens émolliens et gommeux. En général, la saignée est contre-indiquée dans la dysenterie des pays chauds, à cause de la faiblesse qui l'accompagne ordinairement, et c'est le cas de mettre en pratique cette sentence de *Galien : Fluente alvo, sanguinem non detrahes ; nam, si post detractionem perseverat fluor, virtutem prosternit.* Cependant, s'il se présentait un sujet d'une complexion robuste, la saignée lui serait favorable; car elle fait disparaître promptement l'inflammation, et abrège le cours de la maladie, ainsi que je l'ai observé moi-même plusieurs fois.

Lorsque, par ces moyens, on a diminué l'intensité de l'inflammation, on doit recourir aux minoratifs et ensuite aux boissons légèrement diaphorétiques ; et enfin, on fait usage des toniques.

Si, long-temps après l'invasion de la maladie, les selles sont toujours muqueuses, sans qu'il existe aucun signe d'irritation des intestins, on peut considérer cet écoulement de mucus comme ayant

beaucoup de rapport avec celui qui a lieu par le canal de l'urètre à la suite de gonorrhées anciennes, et comme dépendant entièrement de la faiblesse des membranes qui le secrètent. On arrête ces selles en peu de jours, par l'usage des lavemens d'eau de mer légèrement acidulés avec le vinaigre.

Dans la dysenterie compliquée d'embarras gastrique, il faut administrer l'ipécacuanha à petites doses, et joindre à ce médicament les moyens propres à combattre l'inflammation. Toutes les fois que l'indication sera bien reconnue, on aura recours aux doux minoratifs, tels que la manne, la casse, le tamarin, le tartrite acidulé de potasse. Lorsque la maladie est sur son déclin, on doit donner les amers, et employer tous les moyens propres à redonner du ton aux organes destinés à la digestion.

Quand une fièvre adynamique complique la dysenterie, le médecin a deux indications à remplir : relever les forces du malade et combattre l'inflammation des membranes muqueuses. Il ne peut remplir la première indication, sans employer des moyens contre-indiqués par la seconde; aussi est-il souvent obligé de faire la médecine des symptômes, et de s'opposer alternativement à l'une de ces deux maladies, dont les accidens deviennent les plus urgens. Cependant plusieurs des malades que j'ai vus en proie à cette double affection ont retiré un grand avantage d'un traitement dirigé d'abord contre la dysenterie. Ainsi, au commencement du traitement, fesant abstraction de la complication, on employait les médicamens émolliens, locaux ; on donnait aux malades des boissons acidules, de la limonade, de l'eau de riz acidulée. L'ipécacuanha leur était ensuite administré à petites doses; puis on revenait peu-à-peu à l'usage des toniques.

La dysenterie chronique, qui est due à une grande faiblesse de tout le système gastrique, lorsqu'elle est compliquée avec le scorbut, se guérit par le traitement administré contre cette dernière maladie.

Examens cadavériques.

Le résultat de toutes les ouvertures des personnes mortes de la dysenterie, citées par *Dominicus Panarolus, Stoll, Zimmermann, Monro, Pringle, Cleghorn, Morgagni*, prouve que ce sont les gros intestins qui sont principalement affectés par cette maladie, et qu'elle a son siége particulièrement dans les membranes muqueuses qui revêtent ces organes intérieurement.

Dans les ouvertures que nous avons faites pendant l'expédition, nous avons constamment remarqué ce qui suit : plusieurs points des intestins grêles et de la partie supérieure des gros intestins montraient des traces non-équivoques de l'inflammation ; mais c'était surtout la partie descendante du colon et le rectum qui étaient les plus affectés. Tout l'intérieur de ces parties était revêtu d'une matière noire, visqueuse, qui paraissait formée par la membrane muqueuse entièrement gangrenée. En effet, en détachant une parcelle de cette matière, on apercevait la membrane dite *musculeuse*, qui, comme l'avait déjà observé *Pringle*, paraissait comme injectée. Toutes les membranes de ces intestins avaient une épaisseur plus grande que celle qui leur est naturelle, et étaient resserrées sur elles-mêmes. Le calibre du rectum et du colon était beaucoup rétréci ; la vésicule du fiel était assez ordinairement distendue par la bile ; tous les autres viscères étaient intacts. Dans un seul dysentérique, nous trouvâmes un foyer purulent à la partie convexe du foie.

Quelques idées sur les moyens de se soustraire aux maladies qui attaquent les Européens dans les pays chauds.

La nature, qui, lorsque sa voix n'est point méconnue, est toujours pour les hommes le guide le plus sûr, leur indique les moyens les plus efficaces de pourvoir à leur conservation. De-là cette dif-

férence dans les usages chez les différens peuples de l'univers, presque tous déterminés par l'influence des climats.

Dans les pays froids et humides, par exemple, les hommes soumis à des travaux plus pénibles sont exposés à l'action débilitante d'un air froid saturé d'eau, qui détruit le ton du système cutané. Aussi les voit-on donner la préférence aux alimens tirés du règne animal, et rechercher avec empressement les boissons excitantes et diffusibles, telles que les boissons alcooliques, qui agissent sur tout le système circulatoire, et raniment l'action des vaisseaux capillaires.

La variété des saisons dans les pays tempérés, l'instabilité de leur constitution atmosphérique, apportent chez les peuples qui les habitent une foule d'usages opposés. Leur régime se compose indifféremment de végétaux, d'animaux et de boissons qui ont des propriétés différentes.

Il n'en est pas de même dans les pays chauds, où l'homme est soumis à une température constamment élevée. Il se fait, vers la surface de son corps, une divergence extraordinaire de la vie et des humeurs aux dépens des fonctions intérieures. La prédominance de fonctions du système cutané affaiblit beaucoup les organes destinés à la digestion. De-là vient sans doute la grande sobriété de l'habitant de ces contrées, dont le régime est presque entièrement végétal, et l'usage qu'il a de joindre à ses alimens des substances propres à réveiller l'action du système digestif.

Ce que je viens d'exposer n'indique-t-il pas la marche que doit suivre l'Européen, qui, ordinairement, habitant d'un climat tempéré, se voit transporté dans les contrées de la zône torride, où il se trouve tout-à-coup exposé à des influences nouvelles pour lui, et où il est, pour me servir de l'image de *Lind*, comme un végétal transplanté sur un sol étranger où il ne peut être conservé, et auquel il ne peut être accoutumé qu'avec un soin extraordinaire et la plus grande attention. Ce qu'il y a de plus salutaire pour lui,

n'est-ce pas d'adopter, autant que possible, les usages établis parmi ces peuples instruits par une longue expérience?

Ce serait un ouvrage intéressant et précieux pour la médecine, que de faire, dans un tableau exact et précis, l'exposition des usages introduits chez les différens peuples pour se soustraire aux influences délétères des divers climats; mais ce n'est point ici le lieu d'entrer dans des détails qui seraient trop étendus. Je me contente de rapporter les moyens prophylactiques que les Malais emploient pour s'opposer aux principales causes qui déterminent les maladies dans les pays qu'ils habitent.

Ces causes peuvent être fixées à trois : 1.° l'affaiblissement des organes digestifs occasionné par une transpiration trop abondante; 2.° l'humidité froide des nuits après les grandes chaleurs du jour. 3.° les qualités délétères des vapeurs qui s'élèvent des marais et de la terre, lorsque celle-ci, desséchée pendant plusieurs mois, vient à être mouillée par les pluies.

Les Malais remédient à la première de ces causes, par les bains froids répétés plusieurs fois le jour, par des frictions avec l'huile de cocos. Ils font usage de divers masticatoires, tels que, le cachou, le cardamome, l'ambre gris, le betel joint à la noix d'Areck et à la chaux vive. Ils assaisonnent leurs alimens, presque tous tirés du règne végétal, avec différentes épices que la nature semble avoir placées près d'eux comme autant de moyens préservatifs, telles que le poivre, la muscade, la canelle, le gingembre, le piment, le girofle, etc.

Par les bains froids, ils redonnent du ton à la peau, et ceux-ci, joints aux frictions faites avec l'huile de cocos, s'opposent à l'écoulement trop abondant de la sueur; les épices qu'ils mêlent à leurs alimens, les masticatoires dont ils font usage, soutiennent l'action du système gastrique, et font une réaction intérieure qui s'oppose à l'afflux des humeurs vers la surface du corps; car, comme l'a dit *Hippocrate : ubi fit stimulus, ibi etiam affluxus.*

Pour se soustraire à la seconde cause, les Malais ne s'exposent

que très-rarement aux grandes chaleurs du jour : renfermés alors dans leurs cabanes, ils se livrent au sommeil. Aussitôt que la nuit tombante commence à ramener la fraîcheur, ils se revêtent d'une double pagne, et c'est alors que la plupart, rassemblés en groupe sous quelques arbres, se livrent aux exercices de la danse et du chant; et le temps que nous consacrons au repos, ils le passent en partie dans une agitation continuelle.

Il leur est plus difficile de s'opposer à la troisième cause, comme existante dans l'air même qu'ils respirent. Il est vrai de dire aussi qu'ils ont moins de précaution à prendre, étant plus habitués à l'action de ces miasmes. Cependant on observe qu'à l'instar des peuples soumis à l'influence des saisons pluvieuses, ils se tiennent, à l'époque des pluies, renfermés dans leurs cabanes, où ils font usage d'une espèce de liqueur spiritueuse extraite du palmier, ayant toujours le soin de mêler à leurs alimens les substances stimulantes dont j'ai fait mention.

Ainsi, 1.° les bains froids, les alimens de haut goût; 2.° le repos pendant les chaleurs du jour; avoir soin de se couvrir davantage lorsqu'elles sont passées; ne se livrer aux exercices qu'au moment de la fraîcheur; 3.° éviter dans ces pays la saison des pluies, et, quand on ne le peut, rester à bord autant que possible, y faire usage en petite quantité d'alimens et de boissons toniques; tels sont pour l'Européen les préservatifs les plus sûrs contre les maladies des pays chauds, et surtout contre cette dysenterie qui exerça de si grands ravages dans notre expédition.

Notre propre expérience a confirmé l'efficacité de ces moyens; puisque ceux-là seuls parmi nous ont échappé à l'influence du climat des Moluques, qui les ont employés constamment.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mutationes anni, temporum præsertìm, pariunt morbos; ac in iisdem maximè, frigoris et caloris admodùm inversa successio : et hoc quoquè in proportione contingit, secundum alias tempestatum anomalias. *Sect. III, aph.* 1.

I I.

In regionibus, quotiescumquè eodem die modò frigus, modò calor vigebit, morbi hujus illiusve regionis fiunt autumnales. *Ibid.*, *aph.* 4.

I I I.

Per autumnum quidem acutissimi, lethalissimique morbi, ut plurimùm : ver autem plerumquè saluberrimum, ac minimè lethale. *Ibid.*, *aph.* 9.

I V.

Si veluti carnes deorsùm exierint, ex eo qui à dysenteriâ tenetur, non rarò mortale quid est. *Sect. IV, aph.* 26.

V.

His quæ præter rationem levant ne fidas : ne tamen admodùm timeas prava, quæ inexpectato fiunt ; multa enim talium accidentium instabilia sunt. *Sect. II, aph.* 27.